

ANNALES

DE

PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

RECUEIL PÉRIODIQUE,

DESTINÉ À FAIRE CONNAÎTRE TOUT CE QUE LES SCIENCES HUMAINES DÉCOUVRENT
DE PENSÉES ET DE DÉCOUVERTES EN FAVEUR DE CHRISTIANISME.

Par une Société

DE LITTÉRATEURS ET DE SAVANS, FRANÇAIS ET ÉTRANGERS ;

SOUS LA DIRECTION

DE M. A. BONNETTY,

Membre de la Société Asiatique de Paris.

DIXIÈME ANNÉE.

Cinquième Série,

TOME I.

PARIS,

Au Bureau des Annales de Philosophie Chrétienne,

Rue St.-Guillaume, n° 24, Paris: St.-Germain.

1840.

~~PHIL 10.3~~ KE 2951

Harvard College Library



Traditions occidentales Celtiques.

RELIGIONS

DES PEUPLES CELTIQUES DE L'OCCIDENT

COMPARÉES

AVEC CELLES DE L'ORIENT.

Premier article.

Avant d'entrer dans la matière annoncée par ce titre, nous devons dire quelque chose des sources où nous puiserons nos matériaux, et du peuple au milieu duquel nous les trouvons.

Le célèbre auteur des *Mélodies irlandaises* n'a pas voulu, comme on sait, se renfermer dans la gloire poétique dont il était environné; Sir Thomas Moore a ajouté à ces palmes si éclatantes un mérite plus solide. Déjà depuis quelques années, le *Voyage d'un gentleman irlandais à la recherche d'une religion*, ouvrage dont les *Annales* ont rendu compte¹, vint donner la preuve que l'éclat de l'imagination et toutes les qualités du poète n'excluent pas toujours les fortes études, l'érudition, la justesse du raisonnement et la profondeur des convictions. Après avoir offert un premier tribut à sa foi religieuse, premier devoir de tout chrétien et, nous osons dire, de tout homme raisonnable, M. T. Moore a réservé en bon citoyen, son second hommage, pour les affections de sa patrie. C'est l'histoire de son pays qu'il a entrepris d'écrire, de sa chère et vieille *Irlande*, cette émeraude des mers enchassée dans l'océan, comme disent les poètes de la verte Érin.

¹ Voir le tome VII, p. 229.

² *Histoire d'Irlande* par Thomas Moore, traduite de l'anglais par M. H. Bion-Marlavagne; à Paris, chez Périsse frères, 2 vol. in-8, prix: 5 fr. le vol. — Édition anglaise, chez Baudry, à Paris, prix: 5 fr. le vol. in-8; 3 fr. 50 in-12.

En procédant de la sorte, en plaçant dans l'ordre de ses recherches intellectuelles la religion avant tout, même avant la patrie, M. T. Moore a montré une sagesse et un sentiment des convenances rares de nos jours ; il s'est rapproché à cet égard, comme à plusieurs autres, des esprits éminens du moyen âge, et a réalisé cette noble devise des temps chevaleresques : *Dieu et mon droit*, devise si belle et si chrétienne, avant que sa signification primitive eût été altérée.

Il serait superflu de s'arrêter sur l'intérêt qui s'attache à une *Histoire d'Irlande* écrite de la main de M. Thomas Moore. Nous dirons toutefois que la célébrité de l'auteur n'était point nécessaire pour attirer les regards sur un peuple qui offre en ce moment à l'Europe un si étonnant spectacle, et, à tout prendre, le plus grand qu'il soit donné à nos yeux de contempler.

Qu'on regarde en effet autour de soi, qu'on voie la face politique des choses, la marche des gouvernemens qui semblent lutter d'imprévoyance et d'immoralité, la fausse position des peuples qui ne savent plus ni se soumettre au pouvoir ni lui résister avec ordre et dignité, les petits intérêts élevés à la hauteur de questions sociales et les plus grandes questions rapetissées à la taille des hommes d'affaire qui les traitent, qu'on voie et qu'on dise s'il y a dans tout cet imbroglio d'intrigues et de basses passions quelque chose de comparable à ce qui se passe en Irlande ; un coin pauvre Irlande que la Providence a jetée au loin, afin de la préserver du contact des doctrines impures et de montrer en face d'un monde incroyant de quoi est capable la foi et l'énergie d'une nation chrétienne. Nous ne croyons pas que l'histoire entière offre beaucoup d'exemples à opposer à ce peuple se réveillant après des souffrances inouïes pour marcher à la conquête de ses droits les plus sacrés, toujours par les voies légales, également pur de toute faiblesse et de tout excès, guidé par un seul chef catholique, O'Connell, dictateur, prophète, tribun tout à la fois, et modèle peut-être unique de probité et de puissance morale, auquel il obéit comme une armée disciplinée et qui ne se sert de son prodigieux ascendant que pour être le premier serviteur de ses frères et les conduire vers le but unique de toute sa vie, sans dévier,

sans reculer, sans violence, sans effusion de sang, par la seule force du droit et de la justice.

C'est donc une belle chose à étudier et à connaître que l'histoire de l'Irlande, et cependant ce n'est pas à elle que nous nous arrêterons dans ces articles. L'Irlande a été dans l'antiquité le principal foyer du culte Druidique en occident. L'Irlande, peuplée primitivement par les Phéniciens, qui y ont établi leur religion, leurs divinités, leurs traditions, semble, quoique jetée sur une des extrémités de l'Occident, destinée à servir de point de réunion et de comparaison avec l'Orient. C'est chez elle qu'il faut aller étudier la croyance de nos ancêtres, les Celtes, les Gaulois et de toute cette race japhétique, qui, partie du centre de l'Asie, vint par le Nord et par les *Ules des nations*, comme dit la Bible, peupler nos contrées, et y implanter le culte qu'elle avait laissé en Perse, en Assyrie, en Phénicie.

Cette étude et cette comparaison des cultes occidentaux et orientaux n'avaient pas encore été faites, et manquaient totalement dans nos *Annales*. Or, M. Moore, en traitant de l'origine et de la religion de l'ancienne Irlande, a recueilli avec beaucoup d'érudition et de critique tout ce qui a été écrit sur ce sujet. Nous ne pouvons donc mieux faire que d'extraire de son ouvrage tout ce qui pourra convenir à notre sujet : et l'on va en voir sortir encore de nombreuses et merveilleuses preuves de l'unité d'origine du genre humain.

I. Origine du peuple irlandais.

L'histoire de l'Irlande peut se diviser en trois grandes périodes bien distinctes :

1° Les âges païens depuis la colonisation jusqu'au christianisme ;

2° L'époque de l'introduction et de la propagation du christianisme ;

3° La période qui comprend les invasions danoise et anglaise.

On peut appeler la première époque idolatrique ou de barbarie, la seconde époque chrétienne ou de gloire, troisième époque politique ou d'asservissement. Tout fait espérer que, grâce au réveil

de l'ancien esprit chrétien qui s'opère en Irlande avec tant de puissance et d'harmonie, cette dernière époque touche à sa fin :

La première question qui se présente à l'historien est celle de l'origine de la population irlandaise. L'intérêt que cette question offre par elle-même s'accroît encore par la profondeur et l'érudition avec laquelle M. T. Moore l'a traitée.

D'abord il paraît hors de doute que les premiers habitans de l'Irlande étaient issus de la même race Celtique qui peupla jadis la Gaule, la Bretagne et l'Espagne. La langue de ce pays, ses nombreux monumens, restes encore subsistans de cette ancienne superstition que les premières tribus, qui se répandirent d'Asie en Europe, apportèrent, comme on sait, partout où elles s'établirent, attestent suffisamment la véritable origine de sa population. Quelle que soit d'ailleurs l'obscurité répandue sur l'histoire des tribus qui suivirent ce premier essaim de peuples orientaux, et quelle que soit la variété des opinions sur la question de savoir si elles étaient de la même race que celles qui les avaient précédées ou bien de race différente, ce qui paraît au moins certain, c'est que les premiers habitans des contrées occidentales de l'Europe furent les *Celtes*, et que de la langue de cette antique nation, le plus pur dialecte qui existe aujourd'hui, c'est le dialecte *irlandais*.

Mais ici s'élève une seconde question non moins importante que la première, à cause du jour qu'elle répand sur la suite de l'histoire irlandaise et sur la nature des rapports qui ont existé dès le principe entre ses habitans et ceux de la Grande-Bretagne. Par quelle voie les tribus primitives pénétrèrent-elles en Irlande? Venaient-elles directement de la Bretagne, ainsi que la disposition des lieux pourrait le faire croire, ou bien arrivaient-elles par un autre chemin?

L'opinion de M. Moore, appuyée; comme on va le voir, sur de très graves autorités, est que l'Angleterre n'a point fourni à l'Irlande ses premiers habitans; ceux-ci étaient des *Celtes* venus des côtes nord-ouest de l'Espagne.

«Le système de Whitaker et des autres qui de la proximité des deux îles concluent que la population de l'Irlande a dû dès l'origine venir exclusivement de la Bretagne est aujourd'hui tout à fait con-

testé, et se trouve combattu non pas seulement par des probabilités, mais par l'évidence même. En effet, il est extrêmement invraisemblable que, dans le mouvement général et précipité des tribus celtiques vers l'Ouest, une île comme l'Irlande, également à portée de l'Espagne et de la Gaule, soit restée inoccupée durant le long intervalle de tems qu'il dut falloir nécessairement à l'Angleterre pour se peupler. Mais, indépendamment de cette considération, la preuve la plus forte et de la plus grande évidence qu'il exista jadis des relations entre l'Espagne et l'Irlande, résulte clairement des traditions historiques de ces deux pays, des noms des différentes tribus espagnoles que Ptolémée assigne aussi aux tribus de l'Irlande, et plus que tout cela encore, de cette sorte de célébrité que l'Irlande, comme nous verrons plus loin, s'était très anciennement acquise, célébrité qui ne pouvait provenir que de ses relations avec les colonies phéniciennes, lesquelles purent seules donner à l'ancien monde une connaissance aussi exacte d'une île éloignée de l'Atlantique (p. 2).»

On peut conclure des recherches de M. T. Moore que les Phéniciens, et, par suite les Grecs, connurent l'Irlande, sinon plus tôt, au moins beaucoup mieux que la Bretagne. Mais une autre preuve des étroites relations que les Phéniciens d'Espagne conservèrent anciennement avec l'Irlande, est tirée de la *Géographie* de Ptolémée, qui écrivait au commencement du second siècle, et que l'on sait avoir puisé principalement aux autorités phéniciennes les renseignemens qu'il nous donne sur les pays dont nous parlons. En effet, dans la description qu'il fait des lieux de la Bretagne, et particulièrement des parties septentrionales de cette contrée, ce géographe tombe dans les plus grossières erreurs, et place, par exemple, le *Mull de Galloway* au nord, et le cap *Orcas* ou *Dunsby-Head* à l'est¹. Au contraire, lorsqu'il parle de l'Irlande située alors au-delà des limites de l'empire romain,

¹ « A la suite d'une erreur commise par Ptolémée dans ses observations géographiques ou astronomiques, les latitudes nord de ce point (le *Novantum Chersonesus*, ou *Rens de Galloway*) paraissent avoir été prises pour des longitudes, et conséquemment cette partie de la Bretagne est transportée à l'est. » (Note sur *Richard de Cirencester*.)

et dont l'existence même y était à peine connue, il montre une exactitude remarquable, non-seulement dans la désignation des rives et des promontoires de l'île, mais encore dans la plupart des détails qu'il nous transmet sur l'intérieur du pays, sur ses différentes villes et sur ses tribus, et enfin sur ses lacs, ses fleuves et ses limites. Il est aussi digne de remarque, que pendant qu'il donne en général les nouveaux noms romains aux villes et aux lieux de la Bretagne, l'Irlande au contraire conserve sur sa carte ses vieux noms celtiques¹. La cité *Hibernis* nous redit encore les souvenirs d'une bien lointaine époque, et le *Promontoire sacré*, aujourd'hui connu sous le nom *Carnaro-Point*, transporte notre imagination aux jours des vieux Phéniciens². Quand on considère que Ptolémée ou plutôt Marinus de Tyr, dont l'auteur suit implicitement les pas, passe pour avoir tiré ses descriptions et ses cartes géographiques d'un ancien atlas tyrien³, l'on verra que

¹ « L'Irlande a tout-à-fait conservé dans sa topographie un beaucoup plus grand nombre de noms celtiques qu'aucun autre pays. » (*Caledonia de Chalmer*, vol. 1, liv. 1, c. 1^{re}.)

² Dans les anciens jours du commerce phénicien, tous les promontoires de l'ouest et du sud-ouest de l'Europe étaient consacrés à l'érection de colonnes ou temples, et appelés par des noms religieux de la plus haute antiquité celtique. Cela est expressément remarqué par Strabon. Ces pointes sacrées se multipliaient en proportion des découvertes que l'on faisait le long de la côte. (*Lettres de Colomban*, par O'Connor, lettre 3^e.) Le savant écrivain ajoute en note : Le *Sacrum Promontorium*, ou pointe sud-ouest de l'*Iberia antiqua*, était le cap *Saint-Vincent* ; celui de l'Irlande était le point *Carne-Soir*, ainsi que le dit Ptolémée. » Cette pointe de *Carno-Soir* dut être la première qui attira les yeux des navigateurs phéniciens, dans leur route de Cornouailles en Irlande.

³ Il est démontré par Bremer (*De fontibus geographorum Ptolemæi*, etc.), auteur cité par Heeren, « que l'ouvrage même de Ptolémée, ainsi que les cartes qui l'accompagnent, ordinairement attribuées à un certain Agathodæmon, qui vivait à Alexandrie dans le cinquième siècle, avaient réellement été puisées aux sources phéniciennes ou tyriennes : en d'autres termes, que Ptolémée, ou pour mieux dire, Marinus de Tyr, qui vivait peu de tems avant lui, et dont il a seulement revu l'ouvrage, doit

cette absence de noms aborigènes pour les villes et les lieux de la Bretagne, et leur prédominance sur la carte d'Irlande, prouve que cette dernière île doit avoir été connue des géographes de Tyr beaucoup plus anciennement et beaucoup mieux que la première. Mais cette preuve de l'existence d'anciennes communications entre ce pays et leurs colonies n'est pas plus forte que le témoignage décisif de Tacite, qui, à ce même sujet, déclare qu'au tems où il écrivait « les plages et les ports de l'Irlande étaient » mieux connus des commerçans et des navigateurs que ceux de » la Bretagne¹. » Il résulte évidemment de cette observation que, quoiqu'à peine connue par les Romains, et presque tout-à-fait étrangère aux Grecs, cette île, séparée du reste du monde, possédait cependant déjà des voies de communication avec ces deux peuples, et que pendant que les Bretons exclus du continent par leurs conquérans romains, voyaient s'évanouir tous les avantages des relations qu'ils avaient conservées pendant longtems avec les Venètes et les Gaulois, l'Irlande continuait toujours à entretenir ses rapports avec l'Espagne, et envoyait ses barques s'aventurer sur les mers comme elle avait accoutumé de le faire durant plusieurs siècles avant, entre le cap Celtique et le Sacré promontoire.

» D'après ces preuves et plusieurs autres, fondées surtout sur les

avoir tiré ses descriptions géographiques et ses mappemondes d'un ancien atlas tyrien. » (Voyez les *Recherches historiques de Heeren*, vol. 3, append. C.)

¹ « *Meliùs aditus portusque, per commercia et negotiatores cogniti.* » (*Tacit. Agricol.*, c. 24.) Une tentative a été faite par quelques commentateurs pour priver l'Irlande des avantages qui naissent pour elle de ce passage de Tacite; et pour cela, ils supposent une manière de lire nouvelle et barbare, qui transporte le mot *meliùs* à la phrase précédente, ce qui n'est pas moins contraire à l'élégante latinité de l'historien qu'aux prétentions du pays dont il parle. Nous observons cependant avec plaisir que malgré cette malicieuse tentative, l'ancienne manière de lire est en général conservée, quoique par un sentiment trop caractéristique d'une certaine classe d'Irlandais, Arthur Murphy ait, dans ses traductions, employé la nouvelle.

traditions irlandaises auxquelles les partisans de l'opinion opposée ne peuvent s'empêcher de rendre hommage, il paraîtrait que les Phéniciens ayant débarqué dès l'origine sur les côtes occidentales d'Espagne au-delà des colonnes d'Hercule, se mêlèrent aux Celtes qui habitaient ces côtes, et que ce furent des colonies composées du mélange du sang celtique et phénicien qui peuplèrent l'Irlande : c'est ce que semble prouver encore le caractère mixte de son ancienne religion. »

II. Ancienne religion de l'Irlande. 1^o Divinités. — Idoles. — Objets du culte. — Usages religieux. — Druidisme. — Cabirisme.

L'Irlande étant peuplée ainsi que nous venons de le dire par une race composée de Celtes et de Phéniciens, il devient facile d'expliquer la nature diverse et les types quelquefois opposés qu'offre son culte primitif.

« D'une part les Celtes y apportèrent leur ancien culte que les tribus leurs alliées avaient introduit en Espagne, en Gaule, en Bretagne. Cette altération des modes primitifs d'adoration, dont les Cananéens se rendirent autrefois coupables en convertissant en idoles les pierres grossières et les colonnes élevées par leurs ancêtres comme des témoignages sacrés de leur foi, et en transportant aux symboles inanimés de la divinité les hommages qui n'étaient dus qu'à elle, toute cette vieille superstition, enfin, qu'on retrouve partout dans l'histoire des croyances humaines, est encore empreinte dans les anciennes traditions et sur les monumens de l'Irlande. Ainsi on voit le *Bosquet* et le *Puits-Sacré* ; le *cercle de pierres dressées* entourant soit l'autel, soit la salle de justice : les *colonnes informes*, adorées comme des symboles du Soleil par les Phéniciens ; les *sacrés monceaux* ou *Carnes*, dédiés au même culte primitif ; les *tombes-autels*, appelés *Cromlech*, que l'on croit avoir servi en même tems de lieux de sépulture et de sacrifice ; et enfin ces horribles rites dans lesquels des enfans servaient d'holocauste, et que les Juifs idolâtres pratiquaient dans un lieu appelé de là la *Vallée des Cris* ¹, tandis que le théâtre de ces épouvantables

¹ Jérémie, vii, 31, 32. Cette vallée était aussi appelée *Topheth*, de

immolatione prenait en Irlande le nom de *Lias da Maraiche*¹ ; en un mot, tous ces traits bien connus de l'antique religion des Celtes, de cette superstition qui se répandit partout où les premières races d'hommes se dispersèrent, se retrouvent encore aujourd'hui en caractères non douteux, non-seulement dans les traditions et les souvenirs de l'Irlande, mais encore sur ces monuments exposés et parlans qui s'élèvent sur le sommet de ses collines ou gisent épars dans ses plaines verdoyantes.

« A ce vieux et primitif système d'idolâtrie, l'on trouve joint un certain nombre de rites et d'usages qui appartiennent évidemment à des modes de culte plus récents et plus compliqués : l'on peut distinguer à cet égard dans les souvenirs religieux des Irlandais, la trace de trois différentes périodes de superstition, savoir : d'abord le rite grossier que les Celtes, leurs aïeux, apportèrent de l'Orient ; en second lieu, les images approchant un peu des traits de la forme humaine ; et, troisièmement enfin, les monumens d'un culte du feu plus raffiné, que l'on peut voir encore dans ce pays. Tandis que quelques-uns de leurs rites et des noms de leurs divinités sont évidemment d'origine phénicienne, il y a d'au-

l'usage que l'on avait de frapper sur des peaux pendant la cérémonie, pour empêcher les cris des enfans sacrifiés dans le feu, à *Moloch*, de se faire entendre.

¹ « *Magh-Sleacht*, ainsi appelé d'une idole irlandaise nommée *Crom-Cruach* ; pierre à tête d'or, autour de laquelle étaient dressées douze autres pierres grossières. Tous les peuples qui conquièrent l'Irlande (c'est-à-dire chaque colonie établie en Irlande) adorèrent cette divinité, jusqu'au jour de l'arrivée de saint Patrice. On lui sacrifiait le premier-né de chaque espèce d'animaux ; et Tighernmas Mac Follaigh, roi d'Irlande, commandait de sacrifier en l'honneur de cette divinité le jour du *Saman*, et ordonnait que les hommes et les femmes eussent à l'adorer prosternés en terre, jusqu'à ce que le sang leur sortit par le nez, par le front, par les oreilles et par le coude ; un grand nombre mouraient par suite de la sévérité de ce culte, et de là on l'appelait *Magh-Sleacht*. » (*Vet. mss.* cité dans le *Collectan. de reb. hibern.*, n° xii.)

tres usages religieux qui paraissent être venus de la Perse par l'intermédiaire de ces mêmes Phéniciens¹.

» La nature mixte de la religion des anciens Irlandais semble, au surplus, se révéler dans le mode dont ils se servaient pour désigner leurs prêtres, auxquels ils donnaient tout à la fois des noms perses et des noms celtiques, les appelant indifféremment *Mages* ou *Druides*. Ainsi les *Mages* que l'on voit, dans les vies de saint Patrice, avertissant le roi des conséquences funestes de la foi nouvelle, sont appelés *Druides* dans l'hymne antique de Fiech sur le même sujet.» (24, 26).

Mais ce qui achève de démontrer l'origine tout orientale d'une partie des systèmes d'adoration établis en Irlande, et qui donne à cette île un caractère éminemment religieux, non moins remarquable dès les temps les plus reculés, c'est le nom d'*île sacrée*, sous lequel elle a été connue dans toute l'antiquité. « Tous les auteurs grecs qui ont parlé des rites Phéniciens donnent à entendre qu'il existait dans les mers du nord-ouest une île qui leur était plus particulièrement consacrée, et la position topographique, qu'ils assignent sans cesse à cette île, répond parfaitement à celle de l'Irlande. Plutarque² rapporte qu'un ambassadeur envoyé par l'empereur Claude pour explorer les îles Britanniques rencontra dans une île située dans le voisinage de la Bretagne un corps de *Mages* considérés comme saints par le peuple ; et, dans un autre ouvrage, le même auteur³ raconte des merveilles fabuleuses d'une

¹ Voyez Borlase, liv. II, ch. 23, *Sur la ressemblance entre les Druides et les Perses*.

² Dans la *Vie de Numa*.

³ *De Fac. in Orb. Lutat.* « Marcellus, qui écrivit une histoire d'Éthiopie, dit que l'existence au temps jadis d'une île aussi considérable (l'*Atlantis*) est démontrée par les récits de tous ceux qui ont écrit sur les choses relatives à la mer extérieure ; car ils rapportent qu'à cette époque il y avait sept îles dans la mer Atlantique consacrées à Proserpine. » (*Proclus sur le Timée*, cité dans les *Découvertes maritimes* de Clarke.) — Voyez pour les traditions indiennes touchant l'*île Blanche de l'ouest*, les *Transactions asiatiques*, vol. 11 : « Hyran'ya et Sa-Varn'eya, dit le major Welford, sont bien évidemment les mêmes que *Erin* et *Juvernia*,

île située à l'ouest de la Bretagne, dont les habitans, ajoute-t-il, étaient une race sainte, et donne en même tems à entendre d'une manière implicite qu'il existait des liaisons entre ce peuple et Carthage. Diodore de Sicile fait aussi mention, sur la foi de quelques auteurs anciens, d'une île ¹ située, dit-il, vis-à-vis de la Gaule, qui, d'après sa position, son étendue, les rites du culte du Soleil observés par ses habitans, leurs *Temples ronds*, leur connaissance des astres, l'habileté de leurs joueurs de harpe, suffirait pour établir la preuve incontestable que des traits aussi caractéristiques ne peuvent s'appliquer qu'à l'Irlande, si les couleurs trop imaginaires de l'entière description ne l'empêchaient de prendre place dans une sage investigation, et ne nous engageaient à mettre cette *île Hyperboréenne* de l'historien sur le même rang que son *île Panchéa* et autres merveilles. Il est très probable, en même tems, que les vagues et faibles notions que les Grecs arrachaient parfois aux marchands phéniciens touchant le culte du Soleil et la science de l'*île Sacrée, Ierne*, avaient fourni aux auteurs auxquels Diodore se réfère le fond de cette histoire imaginaire. L'étendue que l'on donne à l'île, étendue qui est égale à celle de la Sicile, n'est pas la moins frappante des nombreuses ressemblances de ce dernier pays avec l'Irlande que l'on trouve dans cet ouvrage; et, sans parler de sa position et de son nom, nous voyons qu'au siècle du poète Claudien, les Scots ou Irlandais étaient représentés vivant dans le voisinage immédiat des mers Hyperboréennes ².

ou *Irlande*; il est un autre nom, *Surya-Dwipa*, ou *île du Soleil*, et il est probable que c'est le vieux Jardin de Phoebus des mythologistes de l'Occident. » (*Essai sur les îles sacrées de l'Ouest.*)

¹ Cette île a été réclamée par plusieurs pays. L'éditeur de Diodore, dans une courte note de son *Index*, insinue qu'il pourrait bien être question de la Bretagne; *vide nùm de Angliã intelligi queat?* Rowland soutient que cela ne peut être que son île d'*Anglesey*, tandis que Toland la place parmi les îles occidentales de l'Ecosse; et le grand littérateur suédois Rudbeck la met hardiment dans la péninsule scandinave.

.... Scotumque vago mucrone secutus

Fregit Hyperboreas remis audacibus undas.

(*De III Cons. Honor.*, v. 55.)

» Mais le fragment antique le plus important par les lumières qu'il jette sur ce point, est celui tiré d'un ancien géographe par Strabon, et dans lequel il est parlé « d'une île voisine de la Bretagne, où des sacrifices étaient offerts à Cérés et à Proserpine de la même manière qu'à l'île de Samothrace¹. » De tems immémorial la petite île de Samothrace, dans la mer Egée, était le siège de prédilection du culte du Soleil, et le lieu où il s'était réfugié; c'était sur ses rivages que les Phéniciens avaient établi les mystères *cabiriques*. Ces rites étaient consacrés aux dieux qui présidaient à la navigation², et il était d'usage que les marins, dans leurs voyages à travers ces plages éloignées, fissent halte dans cette île pour offrir des prières à leur idoles, afin d'obtenir des vents et un ciel propices. Des mots du géographe cité par Strabon, combinés avec toutes les autres preuves que nous avons indiquées, on peut conclure que l'Irlande était devenue, et fut en effet, la Samothrace des mers de l'Ouest; que les dieux *cabiriques* y avaient été transportés par les premiers colons de ce pays³, et que de même que le marin en quittant la Méditerranée avait l'habitude d'aller

Marcien d'Héraclée aussi, décrivant l'Hibernie, lui donne pour confins, au nord, la mer Hyperboréenne.

¹ « ἦσαν εἶναι νῆσον πρὸς τῇ Βρετανικῇ, καθ' ἣν ὁμοίᾳ τοῖς ἐν Σαμοθράκῃ περὶ τῶν Διμητρικῶν καὶ τῶν Κόρην ἱεροποιεῖται. liv. iv.

² « L'île de Samothrace acquit une grande célébrité chez toutes les nations maritimes, par la réputation qu'elle avait d'être consacrée spécialement aux divinités tutélaires des navigateurs; on allait y prier les dieux d'accorder des vents favorables, ou solliciter des apparitions ou épiphanies des Dioscures. » Dupuis, *Origine de tous les cultes*, t. iv, 1^{re} partie. Voyez pour l'apparition de ces deux astres jumeaux ou feux, à Orphée et à ses compagnons Argonautes à Samothrace, Diodore de Sicile, liv. iv. — Dans quelques-unes des vieilles traditions irlandaises, les corsaires africains, appelés *Fomoriens*, que l'on dit avoir visité anciennement ses rivages, sont représentés comme des adorateurs de certains astres qui avaient reçu leur vertu du Dieu de la mer. Voyez Keating, p. 87.

³ « On ne saurait révoquer en doute que la superstition atlantienne ou cabirique n'ait régné en Irlande. » Rev. G. L. Fabers, *sur les mystères cabiriques*, vol. 11.

faire ses prières dans l'île sacrée de l'Est, ainsi dans les mers situées au-delà des Colonnes d'Hercule il rencontra une autre île sacrée où il pouvait offrir, après une traversée heureuse, aux mêmes divinités tutélaires, ses vœux et ses actions de grâces. » (18).

2° Culte du Soleil et de la Lune. — Sabéisme.

« Le grand objet d'adoration des Phéniciens, le Soleil, était sous le même nom de Baal ou Bel la principale divinité des Irlandais. Le titre même de Baal-Samen ou Seigneur du ciel, sous lequel les Phéniciens, les mains levées, invoquaient leur Dieu ¹, s'était conservé dans le culte païen de l'Irlande ², et la festivité de Samhin ou du ciel, la grande divinité Cabirique (honorée sous ce même nom dans l'île de Samothrace), marquait une des quatre divisions de l'année irlandaise. Il résulte du passage suivant de la confession de saint Patrick que le culte du Soleil faisait partie du système religieux que cet apôtre trouva établi à son arrivée en Irlande. « Le Soleil que nous voyons se lever chaque matin, par ordre de Dieu et pour notre usage, mais il ne régnera jamais lui-même, sa lumière ne durera pas toujours, et ceux qui l'adorent tomberont misérablement dans les châtimens éternels; nous au contraire, nous croyons au vrai soleil, au Christ, et nous l'adorons ³. » Encore aujourd'hui les noms de lieux, témoignages significatifs qui résument quelquefois dans un seul mot

¹ *ἡὸς ἡέλιος ἐπέων αἰς αὐτῆς αἰῶνος πρὸς τὸν ἕλιον.* (Euseb., *Préparat.*, liv. 1, ch. 12, p. 34, édition de Vigier.)

² *Ἰδίον γὰρ ἐστὶν ἕλιον ἐπέων μὲν αἰῶνι κίριον; ΒΕΒΑΣΑΜΗΝ καλοῦντες, ὃ ἐστὶν παρὰ βοῶντι κίριος Οὐρανός.* (Eusebe, *Préparat.*, *id.*) Voyez Orélie sur ce passage, et les observations qu'il fait sur Sanchoniathon, relativement au progrès de l'idolâtrie : « A culta arborum et plantarum ad solis astrorumque cultum, à feticismo ad sabéismum. »

³ Nam Sol iste quem videmus, Deo jubente, propter nos quotidie oritur, sed nunquam regnabit, neque permanebit splendor ejus; sed et omnes qui adorant eum in poenam miseri, male deveniunt. Nos autem credimus et adoramus Solem verum, Christum. (*Sancii Patricii confessio.*)

une histoire tout entière, conservent les traces de l'ancienne superposition du pays ; et des noms tels que *Knos-grais* et *Tuam-grais* (Collines du Soleil) indiquent encore les lieux élevés et les cairns, où l'on célébrait depuis des siècles les rites solaires : l'on verra en général que les mots formés du mot *Grian*, qui encore en irlandais, comme dans toute vieille langue celtique, signifie le Soleil, et de quel évidemment dérive l'épithète de *Gryneus* donnée à Apollon, désignent les lieux qui furent autrefois consacrés au culte du Soleil : ainsi *Cairns-Grainy*, ou le *Monteau du Soleil*, ainsi *Gramy's-Bea*, corrompu de *Grian-Beacht*, le *Cercle du Soleil*, etc. En suivant toujours la même méthode de rapprochement, on trouve qu'un point de terre dans le voisinage de *Wexford* s'appelait *Gravor*, ou le *Siège du feu du Soleil*, et l'ancienne ville de *Granard*, où l'on voyait encore au V^e siècle un puits sacré des Druides, et où saint Patrice renversa, dit-on, un autel consacré au Soleil et fit bâtir une église à la place, *Granard*, disons-nous, était ainsi nommée parce que jadis elle avait été le siège de l'ancienne idolâtrie païenne des Irlandais. C'est absolument au même motif que l'on attribuait la qualification de *Grange* donnée à cette curieuse grotte située près de *Drogheda*, que, soit à cause de la forme de sa construction, soit en raison de l'obélisque pyramidal³, trouvé dans son intérieur, l'on croit avoir été dédiée au Soleil, de même que les autels du culte Mithraïque⁴. Parmi les autres

¹ *Rerum Hibern. scriptor.*, prol. 1, 54.

² L'on sait que c'était à une pierre de cette figure pyramidale que les Phéniciens d'Emesa offraient leurs vœux, en l'invokant comme un symbole du Soleil, sous le nom mystique d'Elagabale. (Voyez *Gibbon*, vol. 1, chap. 6.) Cette pierre, comme la plupart de celles qui étaient dédiées au Soleil, était noire. De plus, il est très digne de remarque que la pierre-autel découverte dernièrement à *Stonehenge*, que l'on croit en général avoir été un temple dédié au Soleil, a été reconnue émeraude.

³ « 4^e monument de *New-Grange* indique parfaitement de quelle manière la Grotte mithraïque se liait à la Pyramide mithraïque. — Dans le fait, l'entrée étroite et les pierres rondes de cette grotte irlandaise ne sont autre chose que la contre-partie de l'antre de Rhodopais, des pagodes de l'Indostan et des pyramides d'Égypte. » (Eber, *Sur des*

nombreux monumens du culte du Soleil qui existent en Irlande, nous signalerons les restes d'un *Cromlech* ou *tombe-autel*, près de Cloyne, qui porta dans l'origine le nom de *Carig-Croith* ou *Rocher de Soleil*.

« Partout où le Soleil a été un objet d'adoration, la Lune dut naturellement entrer en participation des hommages religieux qu'on lui adressait ; et c'est pour cela que cet astre était honoré en Irlande sous le nom de *Re*. Pendant que quelques-unes des montagnes paraissent avoir été consacrées au Soleil, nous rencontrons dans le comté d'Antrim les *Slieve-Mis*, qui veulent dire *les Montagnes de la Lune*. L'on croit que ces ornemens d'or en forme de croissant que l'on trouve si fréquemment dans les marais de l'Irlande étaient liés à ce culte lunaire, et qu'ils avaient servi à ces cérémonies religieuses que les Druides célébraient dans le premier quartier de la lune .» (27).

3^e Culte du feu, de l'eau, des arbres, des pierres.—Naturalisme.

« Le culte du Feu, autrefois commun à toutes les religions du monde, constituait aussi une partie des vieilles superstitions de l'Irlande ; et le feu inextinguible de sainte Brigitte n'était qu'un emprunt fait par les chrétiens dans leurs reliques et leurs dévotions à un rite qui s'était, à travers les âges, lié étroitement aux sentimens religieux du peuple : chaque année à l'équinoxe de printems, on célébrait la grande fête de la *Baal-tinne* ou, le

mystères cabiriques, vol. II.) Le révérend auteur ajoute que « l'île d'Ogygia, que Plutarque affirme être située à l'ouest de la Bretagne, ne doit certainement être autre que l'Irlande. »

« Voyez, pour la description de ces croissans, *Collectan.*, n^o XIII ; *Gough's-Camden*, vol. III. Un bas-relief trouvé à Autun, et dont Montfaucon nous a donné une gravure, représente un druide gaulois tenant dans sa main droite un croissant de la forme d'une lune de six jours, « ce qui, ajoute Montfaucon, s'accorde si exactement avec le soin religieux que mettaient les Druides à ne célébrer la cérémonie du guy que le sixième jour de la lune, qu'il ne pense pas pouvoir être révoqué en doute que ce croissant, qui est de la grosseur de la lune à cet âge, n'ait rapport à ce rite des Druides. *Antiquité expliq.*, t. II, part. II, l. 5.

*jour du feu de Baal*¹. Alors dans tous les districts de l'Irlande il y avait ordre rigoureux et sévère d'éteindre cette nuit tous les feux : et pas un seul sous peine de mort ne pouvait être rallumé avant que la pile des sacrifices dans le palais de *Tara* ne l'eût été elle-même de nouveau. Parmi les Perses, au témoignage de Hyde, on pratiquait la même cérémonie. Après leur fête du 24 d'avril, les feux de chaque maison étaient partout éteints, et un vrai croyant ne les aurait rallumés autrement qu'au moyen d'une torche allumée elle-même à l'habitation du prêtre². Un semblable reste de paganisme oriental subsiste aussi à Jérusalem, où chaque année au tems de Pâques on croit qu'un feu sacré descend dans le Saint-Sépulcre, et les prêtres font un trafic considérable des flambeaux qu'on y allume ce jour-là³. Encore maintenant l'usage de faire des feux de joie, la première nuit de mai, existe dans toute l'Irlande ; et si l'on a changé l'époque de la solennité de l'équinoxe de printemps, au commencement de mai, aussitôt après l'introduction du christianisme, c'est pour empêcher qu'elle ne se rencontrât pendant le saint tems du carême.

• Au culte du feu, les gentils joignaient ordinairement celui de l'Eau. C'est ainsi que nous voyons que les Irlandais avaient certaines fontaines et certains puits qu'ils regardaient comme sacrés. L'hérésie, ou au moins cette diversité d'opinion que l'on sait avoir régné parmi les Orientaux à ce sujet, existait aussi en Irlande. Ainsi il est parlé dans la *vie tripartite* de saint Patrice d'un certain *Mage* ou *Druide* qui regardait l'Eau seule comme un objet de respect, et considérait le Feu comme un mauvais génie⁴.

¹ Jusqu'aujourd'hui la rente annuelle que les fermiers paient à leurs seigneurs dans le mois de mai est appelée par eux *Cios-na-Bealtinne*, ou la *rente du feu de Baal*.

² Voyez la description de la cérémonie par Chardin, dans Dupuis (*Origine des cultes*, tome v, p. 169).

³ Nous croyons que M. Moore confond ici avec des cérémonies superstitieuses, l'usage qu'a conservé l'Église de faire du *feu nouveau le samedi saint*. Voir les *Liturgies* sur ce point. *A. Bonnetty*.

⁴ L. 2, c. 20. « Ceci nous rappelle la vieille dispute des Orientaux,

De là, ajoute-t-on, et d'après son propre désir, il fut enterré sous une pierre au comté de Mayo, dans un puits qui fut vénéré longtems par le peuple, sous le nom de Roi des Eaux. Dans une autre partie de l'histoire de saint Patrice, on rapporte que le motif qui engagea ce saint homme à visiter Slane, c'est qu'il avait entendu parler d'une fontaine que les Mages adoraient et à laquelle ils offraient des sacrifices comme à un dieu. Un écrivain très versé dans les antiquités¹, affirme que les Irlandais sont encore aujourd'hui dans l'habitude de visiter des fontaines ou des puits, surtout ceux qui sont situés près d'un vieux chêne ruiné ou d'une informe pierre droite, et de suspendre des haillons aux branches des arbres. Lorsqu'on leur demande la raison de cette pratique, les plus vieux d'entre eux répondent, dit-on, en général, que c'est pour faire ce que faisaient leurs ancêtres, et qu'on leur avait indiqué cela comme un préservatif contre les sorcelleries des Druides. Il est à peine un peuple dans l'Orient chez lequel cette coutume de suspendre des débris de vêtemens aux branches de certains arbres n'ait été retrouvée. L'olivier sauvage d'Afrique², et l'arbre sacré de l'Hindus³ por-

entre les adorateurs du feu et ceux de l'eau, et nous amène à la conclusion que quelque nation doit avoir jadis existé entre l'Irlande et les pays les plus recutés de l'Est. (Lanigan, *Histoire ecclésiastique d'Irlande*, vol. 1, chap. 5.)

¹ M. W. Betham, *Recherches d'un antiquaire Irlandais*, append. 29.

² *Letras de Columban*, par le docteur O'Connell, lettre 5.

³ Les Argali. *Voyages en Europe et en Afrique*, par le colonel Keating. « Un voyageur, dit cet écrivain, verra précisément la même chose dans l'ouest de l'Irlande. » Mungo Park parle aussi du grand arbre appelé *Neema-Tooba*, « orné d'une quantité innombrable de chiffons et de débris de vêtemens, et sous lequel personne ne passe sans y suspendre quelque chose. »

⁴ Voyez les intéressans *Voyages de sir William Ouseley en Perse*, vol. II, appendice, 9. Parmi les arbres ainsi décorés que sir William a rencontrés dans la vallée d'*Abdui* et ailleurs, il parle d'un placé dans le voisinage d'une pierre-colonne ; et cela lui rappelle, ajoute-t-il, les dif-férens restes qu'il avait vus dans le pays de Galles et en Irlande.

tent ordinairement sur eux cette simple offrande, et cette singulière coutume a rappelé souvent les vallées de l'Irlande à plus d'un intelligent voyageur au milieu des régions de l'Orient. » (P. 29.)

« La vénération que l'on avait pour certains Bosquets et pour certains Arbres fut aussi un des abus naturels d'adoration dans lesquels une grande partie des hommes tombèrent dans les premiers âges ; et comme il arrive dans toutes les altérations religieuses de cette nature, une pratique innocente et même sainte dans son origine dégénéra bientôt dans la plus sombre superstition.

« C'était dans un bois planté par lui, qu'Abraham invoquait le Dieu éternel ; et le sacrifice de Gédéon, offert sous le chêne, était agréé par la même voix céleste qui condamnait à la destruction les bosquets de Baal qui se trouvaient dans le voisinage. Sous le règne d'Achab, époque à laquelle l'idolâtrie était dans son état le plus florissant, nous voyons qu'à côté des prêtres de Baal ou du Soleil, il existait aussi un ordre séparé de prêtres qui, d'après le culte particulier auquel ils présidaient, étaient appelés prophètes des Bois Sacrés². Dans le système religieux des Celtes, on trouve un mélange des deux formes de superstition, et on en trouve encore aujourd'hui en Irlande, dans les vieilles traditions et les noms de lieux, autant de vestiges frappans du culte des arbres que de celui du soleil. Quoique dans ce moment ce pays soit à peine planté de quelques arbres, cependant un de ses noms les plus anciens et les plus originaux, *Fiodha Inis*, ou *Île Boisée*, prouve évidemment que les objets du culte des arbres dans les premiers âges étaient loin de manquer sur ses bords. Le nom des *Fuili*, ancienne tribu qui habitait la côte orientale du pays de Cork, signifie habitants d'une contrée boisée, et *Fonghall*, autrefois *Dofall*, passe pour avoir la même étymologie. Il paraît qu'en général les vieux noms de lieux soit plaines, soit collines, sont des mots qui ont rapport aux forêts, aux bois ou aux arbres.

¹ Genèse, xii, 55. — Judges, vi, 19, 24, 28.

² « Les prophètes de Baal, quatre cents cinquante, et les prophètes des bois, quatre cents. » (Liv. III des Rois, xviii, 19.)

³ « Quasi britannicè dicat sylvestres, sive apud sylvas degenant. » Baxter. *Glossar. antiquitat. Bré.* — Comté de Cork de Smith.

Le poète Spencer a célébré l'Irlande de son tems comme un pays d'ombre et de feuillage¹; et Stanihurst nous apprend que les naturels du pays avaient été accusés de vivre en sauvages dans les obscures profondeurs de leurs forêts. Nous tenons d'une autorité compétente² qu'après avoir examiné attentivement le sol, on a la preuve évidente qu'à une époque qui n'est pas très éloignée le pays doit avoir été abondamment boisé.

«Le *Chêne*, qui était la représentation du Jupiter Celtique³, se distinguait ici, comme dans tous les autres pays, par une sorte particulière de consécration, et la *Plaine des Chênes*, l'*Arbre du champ de l'Adoration*⁴, sous lesquels les chefs Dalcassiens étaient inaugu-

'' *Cantos of Mutability*, où, en décrivant l'Irlande, il parle des « bois et des forêts dont elle abonde. » Dans son *Aperçu sur l'état de l'Irlande*, en parlant plus particulièrement du pays situé entre Dublin et Wexford, il dit aussi « quoique toute l'étendue de la contrée soit montagneuse et couverte de bois, on y voit cependant beaucoup de belles vallées, etc. » Campion assure pareillement que l'Irlande était couverte de bois, mais leur destruction doit avoir été assez rapide pour que pas beaucoup plus d'un siècle après que Spencer et Campion écrivaient : nous voyons sir Henri Piers, dans sa *Description chorographique du comté de Meath*, déplorer le manque de bois de charpente « dont il était anciennement si bien fourni, » et recommander au parlement de pourvoir à la hâte à la « plantation de toutes sortes d'arbres dans ce pays. » (*Collectan.* vol. I.)

« Je ne vis jamais cent acres de terre contigus en Irlande; dans lesquels je n'ai trouvé des signes évidens qu'ils furent jadis des bois ou au moins des superficies très boisées. Des arbres et des racines d'arbres de la plus grande dimension ont été déterrés dans tous les marais et dans les comtés cultivés; et les troncs d'arbres renversés montrent que la destruction ne remonte pas à une date bien ancienne, » (Arthur Young, *Voyage en Irlande.*)

¹ ἤγαμα δὲ διὰ τὸς Κελτικὸν ὑψικὴν δρυός. (Max. Tyr. *Serm.*, 38.)

⁴ *Magh-Adhair*. « Plaine ou champ d'adoration ou du culte, où un temple ouvert, consistant en une enceinte de hautes pierres dressées avec une grande pierre plate appelée *Cromleac*, servant d'autel, avait été bâti par les Druides..... Plusieurs plaines du nom de *Magh-Adhair* étaient connues en Irlande, mais il y en avait une surtout dans le pays

rés, et le *Châssé Sacré* de Kildare, montrent à quelle époque ancienne et pendant combien longtemps dut régner cette branche particulière de la religion primitive. (P. 57).

« C'est encore un fait admis par tous les archéologues, que le culte des pierres a été une superstition commune à toutes les premières races, et nous aurons bientôt à parler des formes que ce culte avait revêtues chez les Irlandais. »

4° Sacrifices humains. — Idole Crom-Cruach, le Moloch et le Saturne des Irlandais.

« Il n'est que trop certain que l'immolation des victimes humaines faisait partie de la religion des Irlandais, comme de celle de tous les pays où le culte Solaire était en honneur. La veille de la fête de *Samhin*, tous ceux que, dans le mois de mars précédent, les Druides avaient, du haut de leur tribunal sur le mont *Usneach*, condamnés à mort, étaient par suite de cette sentence solennelle brûlés entre deux feux¹. En général cependant, la cérémonie qui consistait à faire passer entre deux feux soit les hommes, soit les animaux, paraît ne pas avoir eu pour objet de leur ôter la vie, mais était regardée simplement comme un moyen de purification périodique². Ainsi il est dit dans une vieille énumération des

appelé maintenant le comté de Clare, où les rois de la race d'O'Brien étaient inaugurés. » (*Dictionnaire irlandais d'O'Brien*). C'est sous un arbre remarquable de cette plaine que la cérémonie de l'initiation des Rois Dalcassiens avait lieu. (O'Brien, *In voce Magh-Bile*). Dans les *Annales des Quatre-Matres* pour l'année 981, il est parlé de la destruction de cet arbre sacré.

Pour l'origine de quatre des grandes familles Dalcassiennes, savoir: les O'Briens, les Mac-mahons, les O'Kennedys et les Macnamaras, voyez *Rev. Hibern. Script. prol.*, 1, 133.

¹ Tiré d'un vieux manuscrit irlandais appartenant au savant antiquaire Lbnyd, cité par le docteur O'Connor. Voyez aussi le *Dictionnaire Irlandais* d'O'Brien, au mot *Beallinne*, où cependant la traduction de ce passage est un peu différente de celle du docteur O'Connor.

² La coutume de purifier en passant entre deux feux paraît avoir été aussi universelle qu'elle était ancienne. « Les adorateurs du feu (dit Mai-

rites irlandais : « Les Druides allumaient deux grands feux, et après avoir prononcé les paroles d'enchantement sur ces feux, ils poussaient les bestiaux à travers, se renfermant par là à un usage annuel. » Mais ce qu'on ne peut nier, c'est que quelques-uns des plus terribles caractères de l'ancienne superstition chaumonnoise n'aient continué, jusqu'à une époque récente, à sévir et à déshonorer les annales de l'Irlande; car, de même que les idolâtres Israélites, les Irlandais païens, non-seulement brûlaient de l'encens « dans les hauts lieux, sur les collines et sous chaque arbre couvert de verdure, » mais pratiquaient avec une cruelle fidélité la criminelle coutume de Manassès et d'Achab, de faire passer leurs enfans par le feu. Une plaine située dans le district appelé aujourd'hui le comté de Leitrim, à laquelle on donna le nom de *Magh-Sleacht* ou *champ du Massacre*, était le grand théâtre, comme nous l'avons déjà dit, où se commettaient ces horreurs de la superstition ancienne; en effet, dans la nuit de *Samhain* le même tribut que les Carthaginois payaient à Saturne

mérid, lib. III, c. 38) publièrent que ceux qui ne seraient point passer leurs enfans par le feu, les exposaient au danger de mourir.» (*Dupuis*, t. II, p. 740.) « Le récit d'une ambassade envoyée par Justin au Khakan, ou empereur, qui résidait alors dans une belle vallée près l'*Artish*, fait mention de la coutume tartare qui consistait à purifier les ambassadeurs romains en les conduisant entre deux feux. » (Sir W. Jones, 5^e *diss. sur les Tartares*.) « L'Irlandais le plus ignorant, dit Ledwich, conduit encore ces bestiaux à travers ces feux, comme un moyen infallible de les préserver de tout accident futur. » Et Martin nous dit que les indigènes des îles occidentales de l'Ecosse, que l'on sait avoir été peuplées par des hommes venus d'Irlande, lorsqu'ils veulent peindre un homme dans un grand embarras ou une grande difficulté, disent qu'il est entre les deux feux de *Bel*. Les mêmes pratiques superstitieuses étaient observées dans les fêtes de la déesse Palès à Rome. « Per flammam salvisse pecus, salvisse opus. » (*Ovid. Fast.* lib. IV, 805.) Niebuhr parle ainsi de cette ancienne cérémonie romaine : « La fête de Palès, la vingt et unième, lorsque le peuple de la campagne et les premiers habitans de Rome avaient coutume de se purifier en passant à travers un grand feu, comme nos païens avaient coutume d'allumer les feux le jour de mai. »

en lui sacrifiant les premiers-nés de leur espèce¹, les Irlandais ne craignaient pas de l'offrir à leur principale idole, *Crom-Cruach*. Cette effroyable image, dont la tête était d'or, s'élevait entourée de douze idoles moins grandes, qui représentaient probablement les signes du zodiaque; car les rapports du culte du soleil avec l'astronomie ont été dans tous les pays la conséquence naturelle de cette croyance. (P. 32.)

5^e Monumens religieux : Temples-Colonnes ou *Tours-Rondes*. — Tombeaux-idole.

Parmi les monumens antiques de l'Irlande, il n'en est point de plus remarquables que ceux connus sous le nom de *Temples-colonnes* ou *Tours Rondes*. « Il paraît que ces monumens étaient regardés comme très anciens au temps de Giraldus (12^e siècle), ainsi qu'on le voit par l'histoire qu'il avait entendue, raconter des pêcheurs de *Lough-Neagh* indiquant aux étrangers qui voguaient sur le lac la présence sous les eaux¹ des *Tours sacrées*, hautes et pointues, que l'on supposait avoir été submergées dans l'inondation par laquelle le lac avait été formé. Ce grand événement dont la vérité ou la fausseté ne change en rien la fait de l'époque à la-

¹ Étodore de Sicile, liv. 20.

² Dinseanchus, ms. cité *Rex. Hibernia script. prol.*, 1. 22. — Cette idole fut détruite par saint Patrick. « C'est, je pense, à la mémoire de cette célèbre destruction de l'idolâtrie, dit O'Flaherty, que, par un usage solennel et général en Irlande, on a consacré le dernier dimanche d'été, appelé communément *Domnach-Cromcruach*, c'est-à-dire le dimanche de *Black-Crom*, pour rappeler sans nul doute la figure horrible de ce spectre diabolique. » (*Ogygia*, part. 3, chap. xxii.) « *Crom-Cruach*, dit Keating, était le même dieu que Zoroastre adorait en Perse. » C'est à cette légère assertion de Keating que se rattache peut-être l'origine de toutes ces notions grossières et imaginaires que Vallancey accrédita plus tard.

³ « *Piscatores Turres istas, quas mare petriæ, sicut sunt et alie, non sunt et rotande, sub nuda manifestè, sereno tempore, conspicimus.* » (Giraldi *Cambria*, Dis. II, c. 9.)

quelle on le fait remonter, est placé en l'an 62 de Jésus-Christ, par l'annaliste Tigernach, qui rapporte ainsi la date de ces constructions à des tems trop éloignés pour qu'on puisse les considérer comme l'ouvrage des chrétiens. » (P. 34.)

Plusieurs systèmes ont été élevés sur l'origine et la destination de ces constructions. Les uns les attribuent aux Danois ; mais alors il paraîtrait naturel qu'on trouvât des vestiges de semblables édifices, soit dans leur Scandinavie, soit dans les autres contrées de l'Europe dont ils s'emparèrent. Mais pas une seule trace de construction de cette nature n'a été découverte, pas une tradition où il en soit fait le moins du monde mention ; et pendant qu'en Irlande les *Tours-Rondes*, ou du moins ce qui en reste, se trouvent dans des lieux que les Danois n'ont jamais occupés, d'autre part, on ne sache pas qu'il en ait jamais existé une seule dans les principales provinces où ils s'établirent, comme, par exemple, Waterford et Wexford.

On ne saurait davantage attribuer la construction des *Tours-Rondes* aux premiers chrétiens qui habitèrent l'Irlande. Il est possible ou même vraisemblable que, trouvant ces monumens sur le sol, ils s'en soient servis comme d'oratoires ou de cellules pour les pèlerins, ou de retraites pour les pénitens ; mais il serait absurde de supposer qu'une nation dont toutes les églises étaient en bois et en osier eût élevé des *tours de pierre* travaillées avec tant de soin pour devenir un monument sacré d'une destination très secondaire. Les monumens chrétiens ne parlent d'ailleurs nulle part de semblables constructions.

Une autre opinion qui consiste à faire de ces édifices des tours d'observation, des phares, tombe devant le fait que ces tours étaient souvent situées dans des lieux très bas et nullement propres à cet objet.

« Le nom de *Clocteach*, que l'on avait donné à quelques-unes, pourrait faire croire qu'elles avaient servi accidentellement de clochers ; mais en outre que leur forme et leur dimension n'admettaient pas le balancement d'une cloche de grandeur ordinaire, la circonstance surtout que la porte ou l'entrée est communément élevée au-dessus du sol de dix à seize pieds prouve suffisamment

qu'elles n'ont jamais été, sous aucun rapport, destinées à servir de clochers, pas plus qu'aux autres différens usages modernes que l'on se plaît à leur assigner. Dans les ornemens d'une ou deux de ces tours, l'on voit des traits évidens d'un style d'architecture plus nouveau, et qui prouvent qu'on les'a ajoutés à la construction primitive, à une époque postérieure. La même remarque s'applique aussi aux crucifix et autres emblèmes chrétiens que l'on voit sur la tour de Swords et aussi sur celle de Donoughmore¹. Les figures de la Vierge et de saint Jean, que l'on aperçoit sur l'une des Tours-Rondes d'Écosse, doivent avoir été de même une addition postérieure, à moins que, comme il paraît vraisemblable d'après la description des voûtes sur lesquelles ces figures sont placées, la construction elle-même ne soit d'une date entièrement récente, et comme la tour de Kineth, en Irlande, une imitation comparativement moderne de l'ancienne forme païenne.

» Comme le culte du Feu passe incontestablement pour avoir fait partie de l'ancienne religion du pays, l'opinion que ces Tours furent originairement des Temples du Feu, paraît la plus probable de toutes celles qui ont été proposées. A celle-ci on objecte que les constructions fermées sont tout-à-fait en contradiction avec les grands principes de la religion Celtique, qui croyait déroger à la nature divine que de circonscrire son culte dans des enceintes limitées par des murailles et par des toits, principe raffiné au nom duquel les Mages poussaient Xercès à brûler les temples de la Grèce. Il paraît certain cependant qu'à une époque postérieure l'usage des temples fut adopté par les Perses eux-mêmes, quoique, en même tems ils ne continuassent pas moins à offrir leurs sacrifices sur des collines et en plein air, employant les Pyrées, introduits par Zoroastre, comme de simples oratoires, dépositaires du feu sacré². Un simple autel

¹ Une gravure représentant la tour de Swords, avec un crucifix au sommet, se trouve à la fin de l'ouvrage de Molyneux sur *la Dioptrique*.

² « Cependant tous les auteurs arabes et persans cités par M. Hyde et M. d'Herbelot attribuent à Zerdusht l'établissement des Pyrées. »

avec un brasier ardent par-dessus formait tout ce temple, et c'était là que l'on allumait le feu pour aller ensuite l'adorer dans les hauts lieux. Jusqu'à ce jour, comme nous l'apprennent les auteurs modernes qui ont parlé des Perses, la partie du temple appelée la *place du feu* n'est accessible qu'aux prêtres¹. Et en supposant que nos tours aient été pareillement des temples, dans lesquels la flamme sacrée était conservée à l'abri de toute profanation, la circonstance singulière de leur entrée rendus si difficile par la grande élévation qu'elle se trouve avoir au-dessus du sol s'explique en même temps d'une manière satisfaisante.

» Mais il y a une chose qui corrobore plus fortement encore cette opinion sur l'origine des *Tours-Rondes*. Avant qu'on eût découvert dans aucune partie de l'Europe continentale un seul monument d'une construction analogue, il avait été trouvé près de *Bhaugulpore*, dans l'Indostan, deux tours qui avaient une exacte ressemblance avec celles de l'Irlande. Ces temples indiens, dans toutes les particularités de leur conformation², avec leur porte ou entrée

(Foucher, *Mémoires de l'Académie*, t. 29.) M. Foucher a démontré que les deux systèmes, en apparence contradictoires, celui de Zoroastre, qui établit des temples du feu, et celui du vieux mode d'adoration en plein air, existaient ensemble. « Pour lever cette contradiction apparente, il suffit d'observer que les Pyrées n'étaient pas des temples proprement dits, mais de simples oratoires d'où l'on tirait le feu pour sacrifier sur les montagnes. — Voir l'article inséré dans les *Annales* sous le titre de : *Essai philologique et historique sur les temples du feu dont il est parlé dans la bible*, par M. l'abbé Arri, et la gravure qui représente quatre de ces monumens pris chez différentes nations, t. XIV, p. 27 et 48.

¹ Anquetil du Perron, *Zend Avesta*, tom. II.

² *Courses et Voyages*, par lord Valentia, t. II. « J'ai considéré avec beaucoup de plaisir, dit sa seigneurie, deux *Tours-Rondes* véritablement singulières, à un mille nord-ouest à peu près de la ville. Elles ressemblent beaucoup à ces constructions irlandaises qui ont embarrassé jusqu'ici les antiquaires des autres pays, à l'exception pourtant de celles qui sont les plus ornées. Il est très singulier qu'aucune tradition ne s'explique à leur égard, et qu'elles n'inspirent aucun sentiment de respect aux Hindous. Le rajah de Jyanégar les regarde comme saintes, et il a fait bâtir

élevés de quelques pieds au-dessus du sol, leurs quatre fenêtres près du sommet, faisant face aux quatre points cardinaux, et enfin leur petit toit arrondi, sont, à en juger par la description que l'on en fait, exactement semblables à nos *Tours-Rondes*; et, comme elles aussi, sont regardées comme ayant appartenu à une forme de culte aujourd'hui éteinte et même oubliée. Une des objections élevées contre l'opinion qui veut que les Tours Irlandaises aient été des temples du Feu, savoir qu'il n'était pas nécessaire de les élever à une si grande hauteur, est surabondamment réfutée par la description fournie par quelques auteurs des pyrares ou temples du Feu des Guèbres. Nous avons qui dire que quelques-uns de ces derniers s'élevaient à près de cent vingt pieds¹, hauteur qui est celle des tours les plus élevées de l'Irlande; et un intelligent voyageur en décrivant les ruines de l'un d'eux qu'il avait vues près de Bagdad, dit: « L'esquisse annexée montrera la ressemblance de cette colonne avec les anciens monumens de cette nature si communs en Irlande². » (P. 37.)

6° De l'origine de ces monumens, de leur ressemblance avec des monumens indiens, et de leur destination.

« C'est sur la ressemblance remarquable que l'on dit exister entre les temples-colonnes de *Bhaugulpore* et les *Tours-rondes* d'Irlande qu'un ingénieux historien n'hésite pas à tirer de ce pays l'origine du peuple irlandais; et il n'y a, certes, nulle extravagance, il faut bien le dire, à supposer une migration en Irlande d'hommes venus de ce pays à quelque époque éloignée. L'opinion que l'Iran et les

une petite maison pour recueillir le grand nombre de ses sujets, qui viennent annuellement pour offrir leurs adorations en ce lieu. »

¹ Le docteur Milner, *Voyage en Irlande*, lettre xiv. « La tour de Kildare est regardée comme plus haute de quatre pieds que la colonne Trajane à Rome. » (D'Alton.)

² « Ces édifices sont des rotondes d'environ trente piéds de diamètre, et d'une élévation de près de cent vingt piéds. » (*Voyages de Hanway en Perse*, vol. 1, partie 3, ch. 45.)

³ *Récit personnel de l'honorable major Keppel*, vol. 1, chap. 7.

parties occidentales de l'Asie furent dans le principe le centre commun d'où les peuples se dispersèrent dans toutes les régions du monde semble être confirmée par les traditions historiques d'un grand nombre de nations, aussi bien que par le résultat des recherches philologiques et archéologiques des savans. Les peuples Celtiques et Teutoniques mettaient leur orgueil, les uns et les autres, à faire descendre leur race des tribus qui se répandirent dans l'Occident à la suite de la guerre de Troie. La chronique saxonne fait venir les premiers habitans de la Bretagne de l'Arménie ; et le grand législateur des Scandinaves, Odin, était, dit-on, parti avec ses compagnons des environs du Pont-Euxin. Il ne serait pas difficile à ceux qui prétendent que les Celtes et les Perses étaient originairement le même peuple¹, de signaler les traits frappans d'affinité que l'on observe entre les Irlandais païens et les Perses ; mais, indépendamment de cette hypothèse, les rapports anciens et de longue durée que l'Irlande, par le moyen des Phéniciens, paraît avoir conservés avec l'Est, expliqueraient suffisamment la diversité des formes du culte qui furent importées sur ses rivages et qui finirent soit par s'incorporer tout-à-fait dans la religion du pays, soit par former un point de croyance distinct et séparé.

» C'est de cette manière que fut introduite l'adoration des idoles travaillées, lesquelles remplacèrent ainsi en beaucoup d'endroits, comme nous l'avons vu en parlant de l'idole *Crom-Cruach*, la première superstition qui se réduisait à l'adoration de pierres grossières dressées en cercle. C'est aussi à ce même rite nouveau qu'appartenaient ces images dont on a trouvé quelques fragmens en Irlande, et qui, d'après la description qui en a été donnée²,

¹ Claverius, Keysler, Pelloutier et autres. « A l'égard des Perses, dit Pelloutier, ils étaient certainement le même peuple que les Celtes. »

² Par le gouverneur Pownall, dans son rapport à la Société des antiquaires, en 1774, sur ces curiosités et autres encore que l'on trouve en Irlande. En parlant de l'une de ces figures qu'il croit avoir été une image symbolique de *Mithra*, il remarque que les *Gaditaniens* avaient coutume de se servir de ces faces à rayons, et il ajoute : « D'après les rapports connus et confirmés de cette colonie phénicienne ou carthaginoise

étaient de bois noir, couvertes et enduites d'une légère plaque d'or, et ornées d'un travail ciselé consistant en une multitude de rayons qui partaient d'un centre commun, ainsi que sont d'ordinaire les images du Soleil. Il y avait aussi dans cette seconde période religieuse¹ un objet d'adoration que l'on appelait *Kerman-Kels-tach*², l'idole favorite des *Ultoniens*, qui avait pour piédestal la pierre d'or de *Clogher*, et avait, à en juger par la description qu'on en fait, à peu près la même forme que l'ancien Hermès des Grecs³. Il n'est pas invraisemblable que ce soit par le même canal au moyen duquel ces graves innovations furent introduites en Irlande que l'on connut dans ce pays, à une époque encore plus récente, les *Temples-Colonnes* de la religion du feu des Orientaux, et que même une colonnie de *Guèbres*, partie des bords de la mer Caspienne, ait trouvé le moyen de pénétrer jus-

avec l'Irlande, toute difficulté, relativement à cette forme symbolique, cesse. » Poursuivant l'examen qui s'offre naturellement de lui-même sur ce sujet, le savant antiquaire ajoute : « Quelle que puisse avoir été cette image, je dois la rapporter à la période théologique la plus récente, plutôt que de la faire remonter à la théologie Celtico-Druidique des plus anciens habitans de l'Irlande : c'est aux colonies, ou plutôt aux établissemens ou centres d'affaires du peuple de Carthage ou de Gades, et non à ceux des Phéniciens originaires, que se rattache tout ce que j'ai dit jusqu'ici, et ce que je dois dire encore sur ce sujet. »

¹ C'est à une étymologie encore plus récente qu'appartient la croyance des Irlandais, à une espèce de génies ou fées, appelés *Sidhes*, que l'on supposait habiter les collines agréables. (*Lanigan*, vol. 1, chap. 5.) Dans la même classe de *Sidhes*, Vallancey place le *Ban-Sidhe* ou *Baphis*, « jeune démon, comme il l'explique, que l'on croyait veiller sur chaque famille, et faire connaître la mort d'un parent aux personnes éloignées. » (*Justific. de l'anc. hist.*) Il y avait aussi les *Saires* ou nymphes de la mer, que Vallancey prétend avoir été les *Dea Syriæ* ; elles sont représentées par Keating jouant autour des vaisseaux des héros *Milésiens*, pendant leur traversée en Irlande.

² La note de Cathold-Magnir, citée par O'Flaherty, *Ogygia*, part. III, chap. 22.

³ « Πλάστειται δὲ καὶ ἄχμορ, καὶ ἀπυροῦ, καὶ τετράγωνος, τῷ σχήματι ὁ Ἑρμῆς. » (*Phurnutus, de Naturâ deorum*. Canteb. 1670, p. 31.)

qu'en Irlande, et y ait déposé, comme des énigmes indéchiffrables pour l'avenir, ces monuments remarquables avec lesquels on ne trouve quelques points de ressemblance que dans les ruines correspondantes des monuments de la patrie primitive de ces peuples.

« Nous avons déjà parlé brièvement de la liaison étroite qui existait entre le culte du Soleil et l'art de l'astronomie. Les quatre fenêtres faisant face aux quatre points cardinaux, que l'on voit dans les temples-colonnes de l'Irlande aussi bien que dans ceux de l'Orient, étaient sans doute établies pour servir aux observations astronomiques, pour déterminer, par exemple, les époques d'équinoxe et de solstice, et pour régler par ce moyen le retour périodique des festivités religieuses. Les Phéniciens eux-mêmes construisaient leurs édifices sur le même plan, et l'on nous dit que dans le temple de Tyr où se trouvaient les deux fameuses colonnes dédiées au *Vent* et au *Feu*, il y avait aussi des piédestaux dont les quatre côtés, en visageant les points cardinaux, portaient sculptés sur leur surface les quatre figures du zodiaque qui marquent dans le ciel la position de ces quatre points. Il n'est pas douteux que les *Tours-Rondes* d'Irlande n'aient été construites dans le même but de servir aux observations astronomiques, et une preuve évidente qu'elles durent être employées à cet usage, c'est que nous les voyons appelées *indices célestes* par quelques annalistes Irlandais. Ainsi, dans le récit que l'on trouve dans les *Annales des Quatre-Maîtres*, d'un affreux orage arrivé à *Armagh*, on dit » que la ville fut enveloppée par la foudre dans une si affreuse étendue, qu'il n'y eut ni hôpital, ni église cathédrale, ni palais, ni » indices célestes qu'elle n'atteignit de sa flamme dévorante¹. » Avant que ces sortes d'occidans et d'autres semblables vassent détruit

¹ Joseph, *Antiq.*, l. viii, c. v.

² *Annal. ult. ad ann.* 995; aussi *Tigernach* et les *Annales des Quatre-Maîtres* pour la même année. *Tigernach* ajoute : « qu'il n'eut jamais arrivé avant en Irlande, et qu'il n'arrivera jamais qu'un jour du jugement une semblable visitation. » Le savant *Colgan*, parlant de ce récit des annalistes, prétend que la destruction s'étendit jusqu'aux « églises, aux clochers et aux Tours d'Armagh, » distinguant ainsi les *Tours-Rondes* des clochers.

ces tours, leur nombre doit avoir été très considérable¹. S'il faut en croire Giraldus, il paraît que, de son vivant, elles étaient très communes dans le pays, et il faut convenir que si les Irlandais voulaient témoigner leur zèle pour l'objet commun d'adoration en multipliant les temples élevés en son honneur, ils ne faisaient en cela que suivre l'exemple des Grecs, comme celui des Perses, adorateurs du feu².

Il reste encore à examiner, aussi brièvement que possible une ou deux hypothèses relatives à l'origine et à la destination de ces monumens. Quelques auteurs ont pensé que les usages auxquels ils devaient servir étaient semblables à celui de ces tourterelles que l'on voit près des mosquées turques, et que du sommet de ces constructions, on le suppose du moins, les prêtres proclamaient l'arrivée des nouvelles lunes et l'approche des festivités religieuses. On conjecture qu'une espèce de trompette³, qui a été déterrée dans le voisinage d'une de ces tours, et qui porte une grande ouverture par côté, devait servir à aider la voix qui faisait ces annonces au peuple. Une autre remarque à faire au sujet de ces tours, c'est qu'elles étaient des symboles de cette ancienne religion orientale dont le dieu *Mahadeva* ou *Siva*⁴ était l'objet

¹ On compte généralement qu'il en reste encore cinquante-six; mais le Rév. M. Wright, au sujet de *Glendalough*, en élève le nombre à soixante-deux, et M. Brewer (*Beautés de l'Irlande*, Introduction) est de l'opinion que « quelques-unes de ces tours qui restent encore dans les parties inconnues du pays, ont été entièrement omises par les auteurs. »

² En parlant des Prytanées, qui, selon Bryant, n'étaient autres que des tours destinées à garder le feu sacré, un savant auteur dit: « Lorsque nous considérons qu'avant le siècle de Thésée, chaque village de l'Attique avait son prytanée, nous pouvons apprendre de là combien généralement le culte du feu dut dominer dans ces tems reculés. » *Dissertation sur la Scirophorie athénienne*. Pas plus anciennement que le dixième siècle, lorsque Ebn Haukal visita *Pars* (la Perse), il n'y avait, « nous dit-il, aucun district de province ou aucun village qui n'eût son temple du Feu. »

³ Voyez une description de ces sortes de trompettes dans Camden de Gough, et dans *Collectan. de reb. hibern.*, n° 13.

⁴ Voyez à l'appui de cette opinion les coïncidences imaginaires signa-

tandis que, d'un autre côté, un ingénieux écrivain, adoptant l'une des hypothèses les plus savantes, mais les moins soutenables qui aient été émises sur ce sujet, prétend qu'elles furent élevées dans le cinquième ou sixième siècle par les anciens cénobites et évêques, aidés par les rois et les toparques nouvellement convertis, et servaient comme de places fortes où l'on déposait en tems de guerre et au moment du danger les vases sacrés, les reliques et les livres appartenant aux églises, qui se trouvaient dans le voisinage. Essayer de rendre une semblable assertion même seulement plausible, et soutenir qu'au tems où les églises elles-mêmes étaient grossièrement construites en bois, on ait pu avoir l'intention ou le pouvoir de leur adjoindre des ouvrages d'un travail aussi parfait² que ceux dont nous parlons, serait vraiment, il faut le dire, un tour de force peu ordinaire; mais la vérité est, que ni alors, ni à aucune autre époque que l'on puisse désigner dans le cours entier des annales d'Irlande, il n'a jamais existé que l'on sache un état de choses tel qu'il puisse résoudre le problème de ces tours, ou donner sur elles une interprétation satisfaisante en en-

lées par le général Vallancey entre l'*Eocad* des Irlandais et les *Bavany* des Hindous, comme aussi entre le *Muidhr* ou pierre du soleil des premiers, et le *Mahody* des Gentots. *Justification de l'ancienne histoire d'Irlande*, pages 160, 212 et 506. M. O'Brien suit aussi cette même opinion dans les recherches habiles, mais beaucoup trop imaginaires, qu'il a publiées dernièrement sur ce sujet.

¹ *Recherches sur l'origine et l'usage primitif de la Tour-Colonne Irlandaise*, par le colonel Harvey de Montmorency Morres.

² Le docteur Milner, qui est une haute autorité sur de tels sujets, dit en parlant de ces constructions : « Le travail de ces tours est excellent, comme on peut s'en convaincre en les voyant, et comme il est prouvé par leur durée. » (*Recherches*, etc., let. 14.) Il n'y a pas de mots, toutefois, qui puissent faire connaître d'une manière plus forte le tems que ces constructions ont duré déjà et peuvent durer encore, que le simple fait contenu dans la phrase suivante : « En général, elles se sont conservées entières jusqu'à ce jour ; tandis que quelques églises, situées près d'elles, tombent en ruines ou sont totalement détruites. » (Sir Brereton, *Sur les Tours-Rondes*, Société archéolog. de Londres.)

pliant tout à la fois l'objet de leur construction et la civilisation avancée des architectes qui les élevèrent. Il faut donc les rapporter à des tems placés bien au-delà des souvenirs historiques. On pourrait difficilement contester que ces édifices n'aient été dans l'origine destinés à des usages religieux ; et ceux qui se sont assurés par eux-mêmes, d'après les preuves que l'on trouve dans les écrits des antiquaires, qu'il exista jadis entre l'Irlande et quelques pays de l'Orient une très ancienne et très étroite relation, ne doivent pas conserver beaucoup de doutes sur le lieu de naissance du culte aujourd'hui inconnu, dont ces tours restent encore comme de solitaires et impérissables témoignages. »

A. C.